

Science anthropologique et racisme à l'époque de l'expansion coloniale : le cas du *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle* de Pierre Larousse

Pierre Simoni

Volume 15, Number 1, 1980

Montréal 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/030856ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/030856ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

The Canadian Historical Association/La Société historique du Canada

ISSN

0068-8878 (print)

1712-9109 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Simoni, P. (1980). Science anthropologique et racisme à l'époque de l'expansion coloniale : le cas du *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle* de Pierre Larousse. *Historical Papers / Communications historiques*, 15(1), 167–184. <https://doi.org/10.7202/030856ar>

Article abstract

Although colonial expansion in the nineteenth century has usually been viewed in terms of "social imperialism", the contact with non-European peoples also resulted in the formulation of an anthropological science which translated inferiority in technical skills and material possessions into racial terms. Such theories were used to justify colonialism, especially the subjugation of "inferior" races. On the home front, they also provided a framework for depicting class structures. A study of *Le Grand Dictionnaire* of Pierre Larousse, a vast compendium of left republican beliefs, illustrates these links between anthropological science, racist notions, progress, and imperialism, while at the same time bringing out the tensions between the ideals of progress and perfectability.

By analyzing the ideological assumptions laying behind many of the articles in this influential *Dictionnaire*, the author demonstrates how various anthropological concepts influenced French thought over a wide spectrum of issues. He also draws parallels between French ideas on anthropology, race, imperialism, and social reform, and similar currents of thought in the Anglo-Saxon world.

Science anthropologique et racisme à l'époque de l'expansion coloniale: le cas du Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle de Pierre Larousse.

PIERRE SIMONI

Il est devenu à la mode ces dernières années, suite à la crise sociale qui ébranle les sociétés occidentales, d'évoquer dès que l'occasion se présente le malaise des sciences sociales. Mais de toutes ces sciences, aucune n'a été autant remise en question que l'anthropologie. Avec la décolonisation, elle découvre ses origines. "L'anthropologie", devait affirmer en 1968 K. Gough, "est le produit de l'impérialisme occidental."¹ Certes, de telles assertions ne font pas l'unanimité. Si Claude Lévi-Strauss peut reconnaître les liens existant entre l'anthropologie et le colonialisme, c'est pour soutenir que celle-là est l'expiation de celui-ci.² Néanmoins, la contestation et les critiques prennent de l'ampleur. Voire. Non seulement on accuse l'anthropologie et l'ethnographie d'avoir "opportunistement" fourni une théorie de l'homme à l'impérialisme du dernier tiers du XIX^e siècle,³ d'avoir fourni aux puissances coloniales les outils conceptuels nécessaires à l'administration à bon marché de leurs colonies,⁴ mais, qui plus est, on la taxe de verser dans la naïveté méthodologique, de participer à la destruction des cultures qu'elle étudie, et surtout, en soulignant leur altérité, de réduire celles-ci en objet.⁵

Ces critiques visent, en général, une anthropologie qui ne se serait développée qu'au cours du dernier tiers du XIX^e siècle, son développement allant de pair avec la poussée impérialiste de l'époque. Selon contestataires et conservateurs, la période antérieure aux années 1860 serait, pour l'anthropologie, la préhistoire

1. Kathleen Gough, "New proposals for anthropologists", *Social Responsibilities Symposium. Current Anthropology*, IX (1968), p. 403.
2. Claude Lévi-Strauss, *The Scope of Anthropology* (London: J. Cape, 1967), pp. 51-2.
3. Jacques Berque, *Dépossession du monde* (Paris: Edition du Seuil, 1964), pp. 119-20.
4. Gérard Leclerc, *Anthropologie et colonialisme. Essai sur l'histoire de l'africanisme* (Paris: Fayard, 1972), *passim*; Omafume F. Onoge, "The Counter-revolutionary Tradition in African Studies: The Case of Applied Anthropology", G. Huizer and B. Mannheim, eds., *The Politics of Anthropology* (La Haye/Paris: Mouton, 1979), p. 46.
5. Leclerc, *Anthropologie*, p. 38; Jean-Loup Amselle, "Sur l'objet de l'anthropologie", *Cahiers internationaux de socialisme*, LVI (1974), pp. 91-114; T. Asad, "Anthropology and the Colonial Encounter", in Huizer and Mannheim, *The Politics of Anthropology*, p. 89 *et seq.*; Gérald Berthold, "L'identité et l'altérité", *Cahiers Vilfred Pareto*, XXXIX (1976), pp. 471-94; Robert A. Fernia, "Anthropology of the Middle East and North Africa: A Critical Assessment", *Annual Review of Anthropology*, IV (1973), pp. 183-206; Diane Lewis, "Anthropology and Colonialism", *Current Anthropology*, XIV (1973), pp. 581-602; June Nash, "Nationalism and Fieldwork", *Annual Review of Anthropology*, IV (1973), pp. 225-45.

obscur.⁶ Avant 1870, pas d'anthropologie digne du nom. Le Siècle des Lumières n'apporterait que des récits de voyages, dont les observations et l'utilisation répondraient plus aux préoccupations des sociétés européennes qu'aux réalités des peuples en question.⁷ Par ailleurs, la démarche de la science naturaliste qui sous-tend ces récits, par trop superficielle parce que se contentant d'opérer des comparaisons et classifications d'après l'observation visuelle, serait elle aussi viciée.⁸ La première moitié du XIX^e siècle ne ferait guère avancer l'étude "anthropologique".⁹

Pourtant, c'est là aller un peu vite en besogne. Car, lorsque Pierre Larousse fait paraître, en 1865, le premier des dix-sept tomes qui constituent son *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* (1865-1875), l'anthropologie possède déjà tous les attributs d'une discipline distincte. Depuis 1855, il existe en France une chaire en anthropologie. L'existence de cette discipline est, d'ailleurs, confirmée par le développement des sociétés savantes.¹⁰ Certes, c'est une science jeune. En effet, c'est seulement deux ans avant la parution du dictionnaire que la découverte par Boucher de Perthus d'une mâchoire humaine dans des dépôts diluviens clot définitivement le débat autour de l'existence de l'homme au pliocène (*anthropolite*).¹¹ L'homme peut dorénavant entrer de plein pied dans le royaume animal. Jeune, l'anthropologie est toujours cloisonnée en disciplines nationales. Aucun des anthropologues évolutionnistes étrangers — Bachofen, Maine, Tylor, Morgan, dont les premières oeuvres paraissent au cours des années 1860 — ne semble avoir été considéré digne d'un article portant son nom dans le dictionnaire. Celui-ci reflète les préoccupations de l'anthropologie française. Mais en même temps, l'anthropologie fut alors, à l'encontre de ce qu'elle deviendra, peu différenciée en domaines spécialisés. D'ailleurs, son programme, tel que le définit Larousse, laisse entrevoir l'envergure de ses prétentions: "l'histoire naturelle du groupe humain (espèce ou genre) et des variétés (races ou espèces) que présente ce groupe".

Vers 1850, donc, le climat intellectuel européen dans lequel se préparait la révolution darwinienne était propice à l'éclosion de l'anthropologie.¹² Ainsi que l'indique Larousse, les sciences humaines — biologiques, linguistiques, historiques — avaient alors, mais depuis peu, pris suffisamment de développement pour

6. Marvin Harris, *The Rise of Anthropological Theory* (New York: Thomas Y. Crowell, 1968), p. 142.
7. Michèle Duchet, *Anthropologie et histoire au siècle des lumières* (Paris: Maspero, 1971).
8. Marie-Noëlle Bourguet, "Race et folklore: l'image officielle de la France en 1800", *Annales E.S.C.*, XXXI (1976), p. 806, qui reprend les observations faites par Michel Foucault, *Les mots et les choses* (1966).
9. Leclerc, *Anthropologie*, introduction.
10. Harris, *Anthropological Theory*, p. 78; Paul Mercier, *Histoire de l'anthropologie* (Paris: P.U.F., 1966), p. 26.
11. Robert H. Lowie, *Histoire de l'ethnologie classique des origines à la 2^e guerre mondiale* (Paris: Payot, 1971; ed. angl. 1937) estime la controverse résolue vers 1859, p. 15. Les mots soulignés en parenthèse se rapportent aux articles du *Grand Dictionnaire*.
12. Harris, *Anthropological Theory*, p. 100; Mercier, *Anthropologie*, p. 17.

permettre la constitution d'une science synthétique de l'homme. Pour l'observateur moderne, ces sciences, où se mêlent l'optimisme du XVIII^e siècle et le biologie du XIX^e, paraissent par moment naïves. Par ailleurs, certaines, telle la phrénologie, déconsidérée depuis les années 1840 mais dont l'influence persiste encore quelques décennies, ne méritent pas la qualification de science.¹³ Mais c'est cette naïveté qui fait que l'anthropologie se prête si bien à véhiculer des idéologies et, par là même, qu'elle permet de saisir à travers elle les idées reçues d'une époque.

Ce rôle de support idéologique, elle le joue d'autant mieux que son champ d'études, que l'on peut résumer comme étant l'histoire du développement de l'humanité, touche à d'importantes préoccupations philosophiques et sociales. Comme on le verra, cette anthropologie, dans le sens large, à la fois détermine et reflète les attitudes envers les peuples avec qui l'Europe entre en contact au cours du XIX^e siècle et, en même temps, déborde sur les attitudes sociales. Car, au fond, les descriptions ethnologiques et sociales proviennent d'un même discours. On comprend, donc, que la tare d'ethnocentrisme, attribuée à l'enquête ethnographique du XVIII^e siècle, soit, très probablement, inhérente à l'enquête elle-même.¹⁴

Nul mieux que ce *Grand dictionnaire* pour démontrer le contenu idéologique de l'anthropologie et pour faire ressortir de l'analyse scientifique les lieux communs d'une France en pleine expansion coloniale et industrielle. Plus encore que l'encyclopédie de Diderot qui sert de modèle à Larousse, *Le Grand dictionnaire* est une oeuvre de vulgarisation. En tant que telle, il se situe en relation dialectique par rapport aux croyances et connaissances de son public. Dans la préface, Larousse se proclame l'apôtre de la méthode scientifique et affirme s'adresser, entre autres, au savant. Mais précise-t-il, l'ouvrage "qui convient aux lettrés", c'est le Littré, alors que lui, Larousse, vise "cette classe innombrable de lecteurs . . . qui s'appelle *tout le monde*", "le savant et l'ignorant, l'homme sérieux et l'homme frivole, le vieillard et l'enfant". Mais il a beau vouloir s'adresser au peuple, comme ailleurs, vanter ses origines populaires,¹⁵ une analyse du style et du contenu du Dictionnaire démontre que le lecteur type est l' "honnête homme", membre des couches nouvelles qui devaient constituer la clientèle que recherchait Gambetta. Larousse, lui-même, représente l'instituteur, missionnaire de la 3^e République dont il aide à façonner et à diffuser l'idéologie.¹⁶ D'où l'importance du dictionnaire. Car, selon Rétif, ce dictionnaire vendu à plus de cent milles exemplaires aurait rejoint surtout "le monde des instituteurs et des cadres

13. Paul A. Erickson, "Phrenology and Physical Anthropology: the George Combe Connection", *Current Anthropology*, XVIII (1977), p. 92.

14. Lowie, *L'Ethnologie classique*, introduction.

15. Pour les rapports idéalisés de Larousse et du peuple, voir André Rétif, "Pierre Larousse républicain", *L'Esprit républicain. Colloque d'Orléans, 1970* (Paris: Klincksieck, 1972), p. 273; voir aussi, du même auteur, *Pierre Larousse et son oeuvre (1817-1875)* (Paris: Larousse, 1975), p. 210.

16. Rétif, "L'attitude religieuse de Pierre Larousse", *Mélanges de science religieuse* (1976), p. 203.

moyens” et aurait servi de source commode aux journalistes et aux hommes politiques français pendant un quart de siècle.¹⁷ En effet, le *Grand dictionnaire* est le premier d’une lignée de dictionnaires qui allait former ce trait particulier de la mentalité française que le romancier américain Saul Bellows a appelé la mentalité Larousse.

* * * * *

Au seuil de la 3^e République, Pierre Larousse présente son dictionnaire comme une continuation de l’Encyclopédie de Diderot. En fait, la préface du Dictionnaire comporte un panégyrique de “cette oeuvre immortelle” devant laquelle Larousse demande à son lecteur de se découvrir et de s’incliner.¹⁸ Par delà Diderot, c’est le XVIII^e siècle que Larousse, en fils spirituel, exalte. Car, c’est ce siècle qui, pour Larousse, a préparé la voie au progrès scientifique, tout en y participant (*éducation, anthropologie*), et le programme que Larousse attribue au XVIII^e siècle, à savoir: l’incitation à la tolérance, la mise en question de l’autorité, le libéralisme, la foi en la raison, le progrès et la perfectibilité de l’homme (eg. *animal, autorité, éducation, guerre*), c’est le programme auquel il se réfère lui-même.

Pourtant, fils ingrat, dirait-on, Larousse n’est pas sans formuler de sévères critiques envers la science et la pensée du XVIII^e siècle. En ceci, il incarne bien son propre siècle, “ce siècle qui”, constatait Charles Morazé, “prétendit à lui seul peser aussi lourd que tout le reste du temps humain.”¹⁹ Ainsi, selon Larousse, c’est à son siècle que “revient l’honneur d’avoir créé la vraie critique”, et il rejette comme fausse la science philologique du siècle précédent (*patois*). Par ailleurs, l’anticléricalisme des philosophes serait des plus primaires car leur ignorance de l’âme humaine se serait traduite en une ignorance tout aussi complète des racines du sentiment religieux attribuées par eux “à l’imposture de quelques-uns et à la sottise crédulité du grand nombre.” Pour permettre à son lecteur de “se faire une idée de l’ignorance du XVIII^e siècle sur ce sujet”, Larousse reproduit en entier les articles Brama, Brachmanes et Bramines parus dans l’Encyclopédie. La vision du XIX^e siècle serait plus approfondie étant plus subtile et s’appuyant sur l’étude du sanscrit. Et l’auteur de conclure par une éloge des sciences du XIX^e siècle, en particulier des “études orientales, qui ont ouvert un champ nouveau à l’érudition, apporté des matériaux nouveaux à la critique et qui forment par leur fécondité et leur portée une des gloires du XIX^e siècle” (*Brahmane*).²⁰

Dire qu’une page est tournée sur le XVIII^e siècle serait exagéré. Mais le monde de Pierre Larousse n’est plus celui des philosophes. De récits de voyageurs on est passé à des contacts plus poursuivis avec les peuples non-européens. Le

17. Rétif, “Le Dictionnaire de Pierre Larousse et le progrès social”, *Mouvement social* (1977), p. 118.

18. Rétif, *Pierre Larousse*, p. 176.

19. Charles Morazé, *Les Bourgeois conquérants* (Paris: Armand Colin, 1957), p. 3.

20. Cf. Leclerc, *Anthropologie*, p. 29.

peuple bucolique qui meublait le monde des utopistes fait place aux classes laborieuses. Ces changements impliquent, nécessairement, une refonte des idées des philosophes, même lorsque les termes utilisés demeurent inchangés. Cette tension se manifeste surtout autour des concepts fondamentaux du progrès et de la perfectibilité de l'homme.²¹

Or, le progrès occupe une position centrale dans la pensée de Larousse. Il n'y a guère d'article qui n'aborde ce thème, pour l'exalter comme "la vraie foi du XIX^e siècle" (cf. *progrès*). C'est le progrès dans toutes ses acceptions possibles qui est envisagé: moral, dans un sens d'ailleurs assez puritain car Larousse ne partage pas ici la gaieté d'un Diderot (comparer l'article *jouissance* de l'Encyclopédie à *volupté* du *Grand dictionnaire*), matériel, intellectuel et scientifique. Se prenant à ceux qui s'opposent à la vivisection, Larousse proclame que "la liberté la plus sacrée [est] celle de travailler au progrès de la science" (*animal*). Mais au fond, ce progrès ne prend son véritable sens qu'à travers le postulat de la perfectibilité de l'homme. Le progrès "désigne . . . la marche du genre humain vers sa perfection. . . L'Humanité est perfectible" (*progrès*).

Du concept du progrès, on débouche sur celui de "la loi de la perfectibilité", une notion qui, au premier abord, semble bien écarter tout déterminisme biologique en valorisant la transmissibilité des qualités acquises. Ainsi, pour expliquer la grandeur du bassin des femmes orientales, Larousse évoque "l'usage fréquent des bains chauds . . . et l'habitude . . . de s'asseoir à terre les jambes croisées et les cuisses écartées. Cette position souvent répétée" résulterait en les traits physiques caractéristiques, selon Larousse, de ces femmes (*femme*). Mais le postulat de la transmissibilité des traits acquis laisse en suspens une explication des facteurs responsables du changement. Certes, à l'instar des philosophes, Larousse adhère, par endroit, aux thèses environnementalistes. C'est à "l'influence des climats" qu'il attribue les différences entre les femmes et, de là, entre les races puisque "la dégénération comme l'amélioration de la race commence toujours par le sexe féminin." "Ainsi, dans les pays chauds, non seulement la femme est plus ardente en amour, mais elle est encore plus précoce, et les jouissances prématurées altèrent généralement sa constitution physique" (*femme*). Ces observations ne permettent pas de formuler une véritable théorie du changement; elles n'en proposent pas l'agent. En fait, Larousse, pas plus que les philosophes, ne possède une philosophie cohérente de l'histoire. Il semble hésiter entre une explication matérialiste et idéaliste. Dans l'article *éducation*, il fait dépendre l'évolution morale du progrès matériel: c'est l'amélioration du bien-être matériel qui amènera "les habitudes féroces [à] s'adoucir et les moeurs [à] s'épurer." Et dans l'article *esclavage*, il affirme que le progrès économique par lequel s'affirme la supériorité du travail libre au travail servile, permettra seul de réaliser la fin de cette institution.²² Mais ailleurs, se référant à Condorcet, Larousse attribue

21. Bourguet, "Race et folklore", p. 817; et Colette Guillaumin, *L'idéologie raciste genèse et langage actuel* (Paris/La Haye: Mouton, 1972), p. 21.

22. Cf. L'exposition des théories évolutives de Millar, dans Harris, *Anthropological Theory*, p. 33.

l'acheminement vers la perfection aux institutions sociales, qui doivent se consacrer à ce but, et à l'éducation (*éducation*). "Sous l'influence de l'éducation et par l'exercice des facultés mentales, le crâne augmente de volume, le front se redresse, la physionomie s'éclaire" (*progrès*, cf. *homme*). Malgré ces hésitations la vision évolutive qu'épouse Larousse semble sous-tendre l'unité de l'espèce humaine.²³ De même qu'au XVIII^e siècle certains ont pu voir en le Noir un Blanc en puissance, le facteur déterminatif étant l'environnement, ainsi pour Larousse l'Arabe serait un Européen vivant en tribus. Il suffirait de changer les institutions sociales pour qu'on réussisse, "avec le temps, à transformer en colon [c'est-à-dire Européen] les Arabes eux-mêmes" (*Algérie*).

Cependant, il suffit d'approfondir la pensée de Larousse pour faire ressortir un racisme peu typique du XVIII^e siècle. En premier lieu, le progrès devient chez Larousse un véritable fétiche, ce qu'il n'était pas au Siècle des Lumières.²⁴ En plus, la notion évolutive des êtres, formulée en termes à la fois lamarkiens et darwiniens,²⁵ finit non pas par affirmer une unité de l'espèce humaine mais par imposer à la création une hiérarchie des êtres:

La formation et le développement graduel des formes organiques les plus simples vers les formes les plus élevées est un fait établi par les recherches de la paléontologie. Les formes inférieures apparaissent toujours les premières et c'est d'elles que partent et se développent en se perfectionnant par une gradation toujours ascendante, les races et les individus. . . . (*progrès*)

Au sommet de cette échelle évolutive (cf. *homme*), l'homme ne constitue pas une espèce sans hiérarchie interne. Certes, il est perfectible; le plus primitif peut, par l'éducation, égaler l'homme le plus civilisé. Le problème réside en la longueur envisagée pour l'achèvement du processus. Celui-ci ne s'accomplira pas au cours d'une vie, ni à travers une, voire deux, générations. Le sauvage et l'homme civilisé sont séparés par quarante (*progrès*) à cinq cents (*homme*) siècles d'expérience divergente qui constituent le retard à combler. Si bien que Larousse arrive à exclure le sauvage de l'humanité: ". . . par homme, nous entendons l'être sociable ayant conscience de l'espèce entière comme de sa propre individualité." Cet homme est le produit d'un travail de quarante siècles de vie civilisée (*classe*).

Qui plus est, cette théorie évolutive est formulée à l'intérieur d'un cadre de pensée fortement marqué par le biologisme caractéristique de l'école anthropologique française au milieu du XIX^e siècle. Fidèle à cette école et au "savant professeur Broca, le fondateur . . . de l'anthropologie française" (*race*), le dictionnaire s'avère bien favorable aux thèses polygénétiques pour expliquer l'origine des espèces et des races. Selon cette théorie, il existerait "des centres de création distincts" des différentes faunes et races (*animal*), et donc, des races autochtones

23. Cf. Mercier, *Anthropologie*, p. 33.

24. Pour l'attitude de Diderot, voir Yves Benot, "Diderot, Penchmaja, Raynal et l'anti-colonialisme", *Europe* XLI (1963), p. 148.

25. "Puis l'être primitif se développe et se féconde; il subit l'influence des milieux; il lutte pour se maintenir et (résultat inévitable de cette lutte) il se transforme ou disparaît du globe. Et les êtres vont ainsi . . . se transformant pour s'adopter à des milieux nouveaux" (*homme*). *Grand Dictionnaire*.

uniques (*race*); “chacune des races les plus tranchées a été représentée, à l’origine par des individus distincts” (*hérédité*). L’existence des races serait donc un trait original, essentiel, et non pas secondaire ou dérivé de l’homme (cf. *homme*). Aussi, la recherche de critères de définition des races et l’identification “des caractères essentiels des types humains” que l’on trouverait “dans la configuration générale de la tête, particulièrement dans les rapports du crâne et de la face” (*race*) constituent-elles la préoccupation principale de la recherche anthropologique.

Si la thèse polygénétique est, comme le reconnaît Larousse, “fâcheuse au point de vue de la concorde” (*hérédité*, cf. *homme*), elle possède le grand mérite — pour Larousse — d’alimenter la campagne anticléricale qu’il mène sans relâche (*homme*, *race*). Et pour réconcilier les théories de Darwin, qui elles aussi, vont à l’encontre de l’enseignement biblique, et auxquelles Larousse se réfère dans certains articles, ce dernier reprend la proposition de Carl Vogt postulant la descente de l’homme de trois types de singes qui seraient à l’origine des trois races principales (*homme*).

Evidemment, les notions anthropologiques du dictionnaire sont éclectiques. C’est de cette éclectisme que le racisme retire toute sa force. Car seule la fusion de la foi en le progrès et en le perfectionnement et de ce biologisme exprimé par le polygénisme a pu permettre la formulation d’une anthropologie qui, à la fois, rejette l’unité de l’espèce humaine, la divisant en races autochtones et en races à destin universel, et insère les races dans une grille hiérarchique fixe allant du hottentot au caucasique (*race*). Par un dosage judicieux de principes parfois contradictoires, Larousse et ses contemporains ont pu élaborer une anthropologie capable de servir de justification idéologique au colonialisme du siècle.

* * * * *

Bien sûr, cette élaboration ne se fait ni consciemment, ni sans détour. Gardant plus que des velléités libérales, Larousse s’en prend dans plusieurs articles à l’esclavage, à la guerre et au colonialisme. Sympathique au sort des esclaves noirs, “ces malheureux” (*traite*), il dénonce en la traite “toutes ses horreurs et ses infamies” (*esclavage*). Pour prévenir la guerre, cette “honte” (*guerre*, *crime*), il prône un programme d’enseignement fait pour promouvoir la paix et la coopération internationales (*instituteur*) et des réformes fiscales limitant les pouvoirs et l’indépendance de l’Etat pour l’empêcher de déclarer la guerre (*rente*). Le colonialisme de la Renaissance est représenté comme du “pillage” (*colonie*). Larousse s’attaque à la bulle papale qui entérina la division du nouveau monde entre les Portugais et les Espagnols pour avoir fait “bon marché de tous les indigènes qui habitaient ces contrées . . . comme s’il se fût agi de terrains vagues et abandonnés” (*conquérant*). L’expédition contre Alger, en 1829, est présentée par Larousse comme une “diversion à l’opinion publique” imagée par un “Polignac de plus en plus impopulaire” (*Alger*). Enfin, champion de la liberté et de l’autonomie des colonies, Larousse reprend le débat autour de l’utilité des colonies qui avait lieu en Angleterre pour conclure que “le peuple anglais commence avec raison à se fatiguer de payer des taxes considérables pour assurer sa prétendue souveraineté sur des peuples qui ne veulent plus le reconnaître pour suzerain”

(*colonie*). Rejetant les faux principes inventés au passé pour justifier les guerres et les conquêtes, Larousse laisse à “ceux qui viendront après nous . . . juger le principe dont les conquérants du XX^e siècle essayeront de couvrir leurs envahissements et leurs injustes prétentions” (*conquérant*).

Inutile d’insister, c’est dans le dictionnaire de Larousse que l’on trouvera l’élaboration de ces principes. Ainsi, d’une position de refus de l’esclavage et d’opposition au colonialisme, Larousse glisse vers un racisme anti-noir et un impérialisme caractéristiques de son époque. En fait, lorsqu’il évoque le rétablissement par Napoléon de l’esclavage aux Antilles on peut se demander si l’auteur en veut à l’empereur d’avoir rétabli l’esclavage ou d’avoir perdu “par sa faute . . . Saint-Domingue, la plus belle colonie” de la France (*colonie*). La discussion des méfaits de l’esclavage et de la traite sert d’occasion d’affirmer la supériorité morale des Européens par rapport aux autres peuples (cf. *traite, esclavage*). Certes, Larousse évoque, avec “honte”, la participation d’aventuriers européens dans la capture de noirs dans la région du haut Nil. Mais, il ajoute qu’entour du lac Tchad “c’est le nègre cupide qui tend ses pièges au nègre imbécile” (*traite*). Cette représentation des noirs en dit long sur les limites de sympathie que leur offre Larousse.

En fait, il n’est pas nécessaire de chercher loin. L’antipathie de Larousse envers les noirs imprègne tout le dictionnaire et trouve dans l’anthropologie qui y est développée un support scientifique. Même l’optimisme, dont la générosité demeure douteuse, exprimé dans l’article *progrès*, à savoir, que sous l’influence de la civilisation “le nègre s’éloigne du singe pour se rapprocher des types supérieurs de la race caucasique”, reste isolé. Dans l’article *homme*, l’auteur prétend que l’infériorité du noir constitue une preuve de “la fixité des races primordiales”. L’espoir, poursuit-il, “que le nègre possède à l’état virtuel des aptitudes qu’une éducation semblable à celle du blanc développerait dans la même mesure” est un leurre, démenti par les faits. L’infériorité du noir constitue comme une obsession pour Larousse qui ne lui reconnaît qu’une supériorité de la libido. “Les femmes, comme les hommes, de la race nègre sont portées à la lascivité beaucoup plus que les femmes blanches. La nature semble avoir accordé aux fonctions physiques ce qu’elle a refusé aux fonctions intellectuelles de cette race” (*femme*). Bien que faisant la part belle aux thèses environnementalistes dans ce même article, Larousse affirme plus loin que les dispositions sexuelles des “négresses” demeurent fixes “et cela quel que soit le climat qu’elles habitent”.

Pour peu solide qu’est ce support scientifique, son utilité idéologique et ses implications sont immenses. Comment autrement affirmer à si bon compte l’infériorité des noirs et l’existence d’une hiérarchie des races qui insiste plus sur le rapprochement entre “les races sauvages et les anthropoïdes” qu’entre ceux-là et “certaines races civilisées” (*race*)? Et de là, d’affirmer comme corollaire à la théorie polygénétique — infusée d’un darwinisme primaire — la disparition des races autochtones (*race*)? Cette notion n’a d’ailleurs rien d’abstrait. Le refoulement des indiens par les Espagnols et les Européens et le recul des indigènes néo-zélandais constituent des exemples bien concrets auxquels se réfère Larousse (*conquête*). Ce génocide entrerait dans un plan providentiel puisque c’est ainsi que

sont libérés des “territoires immenses, fertiles, salubres, que Dieu semble avoir préparés pour l’exploitation européenne” (*émigration*). Lorsque Larousse entame la publication de son dictionnaire, l’Afrique est en voie de s’ouvrir “à la curiosité” (*Afrique*) et à l’exploitation européennes.

. . .là aussi, la conquête tend à s’étendre, les récentes explorations ont montré ce pays plus habitable et plus fertile en ressources qu’on ne le croyait; elles ont tracé la voie au commerce et à l’esprit d’entreprise; d’ici à un temps qu’il n’est donné à personne de déterminer, la race nègre, elle aussi aura disparu, obéissant à cette loi générale qui dans tous les pays a fait disparaître les races indigènes devant les races plus civilisées, plus perfectionnées, fait analogue à celui qui s’est passé dans le règne animal et, dont témoignent chaque jour les découvertes géologiques (*conquête*).

Que Diderot, antiesclavagiste et anticolonialiste par conviction en l’unité et en solidarité de l’espèce humaine,²⁶ est loin de cet univers mental. C’est aux côtés de l’anglais Charles Kingsley, l’incarnation de l’homme victorien, chrétien convaincu, qui envisage comme rançon nécessaire du progrès l’extinction des races qualifiées de dégénérées,²⁷ que se range Larousse, son contemporain.

Face aux exigences du progrès, s’efface le pacifisme affiché par endroit dans le dictionnaire (cf. *guerre, progrès*). Larousse a beau la qualifier de triste, il reste que pour lui “c’est une triste nécessité . . . que les civilisations . . . c’est-à-dire que tout ce qui est progrès, a [sic] dû . . . s’imposer par la force et la violence” (*conquête*). La force est d’autant plus apte à assurer le progrès que “lorsque deux civilisations se heurtent sur le champ de bataille, c’est la plus avancée qui doit l’emporter et son triomphe est légitime. . .” (*guerre, cf. éducation, conquête*). En conséquence, la guerre résulte en la diffusion des civilisations et en l’imposition de la civilisation supérieure à celle qui est inférieure, d’où on peut déduire que la colonisation sert d’instrument du progrès et de la civilisation. Ainsi, l’émigration européenne accompagnée par les capitaux nécessaires à la mise en valeur des colonies non seulement “accroît la puissance politique, l’influence morale, la richesse de la métropole”, mais aussi, “elle promène victorieuse, le drapeau de la civilisation et du progrès, et laisse partout où elle passe les germes féconds de l’avenir” (*émigration*).

La vision anthropologique qu’épouse Larousse s’insère, à première vue, dans une justification plus de la colonisation des régions occupées par des peuples dits sauvages que de celle des pays orientaux dont les civilisations anciennes ne sont pas rejetées d’emblée comme inférieures à la civilisation européenne. Sous certains aspects — par exemple, le traitement des animaux par les indiens — les orientaux seraient moralement supérieurs aux occidentaux. Par ailleurs, Larousse comme tant d’autres en cette époque romantique, se laisse captiver par l’attrait qu’exerce l’exotisme indien et par l’étude du sanscrit à laquelle les travaux de Max Müller avaient donné une si grande impulsion.²⁸ On peut prendre pour le compte

26. Benot, “Diderot”, p. 150.

27. Reginald Horsman, “Origins of Racial Anglo-Saxonism in Great Britain before 1850”, *Journal of the History of Ideas*, XXXVII (1976), p. 408 et seq.

28. Iorgu Iordan, *An Introduction to Romance Linguistics, its Schools and Scholars* (Oxford: Basil Blackwell, 1970), p. 4.

du dictionnaire Larousse ce que S. McDonough a dit de l'édition 1880 de l'*Encyclopaedia Britannica*, à savoir, que le travail des philologues et les traductions des oeuvres indiennes avaient permis aux rédacteurs de l'encyclopédie de pénétrer par l'imagination dans le monde intérieur des Hindous et, par là, de rompre les préjugés qui existaient à l'endroit des orientaux. En outre, les travaux de Max Müller suggèrent une origine commune des Européens et des Indiens,²⁹ incarnée par les Aryans. Que le raisonnement qui transforme une parenté linguistique en parenté raciale soit fallacieux,³⁰ Larousse, comme ses contemporains, n'hésite néanmoins point à franchir le pas. Ainsi, une discussion sur les origines sanscrites du mot barbare débouche sur l'évocation des "origines aryennes ou indo-européennes, c'est-à-dire les grandes archives de notre race" (*barbare*). Ailleurs, Larousse affirme que c'est par la venue des races aryennes en Europe "où elles sont aujourd'hui en plein développement" que débute "l'âge historique de l'humanité" (*conquête*). Toutefois, ces concepts ne font qu'ajouter au schéma classique des races un schéma concurrentiel qui substitue au sommet de l'hierarchie les Aryans aux Caucasiens. La croyance en les races et en leur hiérarchie n'est nullement entamée.

L'insistance en une commune humanité avec les Indiens, et la fascination suscitée par leur civilisation, ne sont pas uniformément répandues à travers le dictionnaire. De l'affirmation que les Aryans sont une "race éminemment imaginative et poétique. . ." (*esthétique*), Larousse finit par rejeter les Hindous comme efféminés alors que l'Europe incarnerait le principe mâle (cf. *civilisation, volupté*). Serait-ce une explication au prétendu fait que "toutes ces femmes [orientales et égyptiennes] préfèrent les hommes blancs d'Europe aux indigènes de leur pays" (*femme*)? En fait, le mépris des Indiens qui caractérisait l'attitude de l'*Encyclopedia Britannica* des années 1840³¹ est, malgré les aspects positifs relevés, aussi présent dans le dictionnaire de Larousse. Celui-ci, même en reconnaissant une commune humanité aux deux peuples, repousse les deux civilisations aux antipodes en opérant l'opposition entre "la dévotion hindoue" et "la science européenne" (*Brahmana*). L'Inde et l'Orient sont, en fin de compte, réduits par cet anti-clérical et homme rationnel en l'incarnation de tout ce qu'il combat: le fatalisme, le surnaturel, la révélation, la tradition, l'autorité, l'immobilisme social, le mystère, et le poison (*autorité, caste, éducation, suttee, théorie*). Bref, ce sont les ténèbres qu'il faut vaincre. D'où l'appui aux anglais qui s'en prennent aux pratiques religieuses, en commençant par la pratique de l'immolation des veuves (*suttee*). Et tout en reconnaissant que "l'occupation de l'Inde par l'Angleterre [comme] de l'Algérie par la France soit un véritable envahissement", Larousse insiste que c'est par cet envahissement que "la civilisation de ces deux pays ... commence à s'opérer" (*conquête*).

29. Sheila McDonough, "Sense and Sensibility: A Survey of Western Attitudes to Hinduism, Buddhism, and Islam as Expressed in Various Editions of the Encyclopaedia Britannica", *Cahiers d'Histoire mondiale*, IX (1966), p. 783.

30. Horsman, "Racial Anglo-Saxonism", p. 392.

31. McDonough, "Sense and Sensibility", p. 780.

Dans cette optique, l'Algérie est l'équivalent pour la France de l'Inde. La société arabe qui s'y trouve est décrite comme "une vieille société", mais qui ne serait qu' "à demi-civilisée" (*Algérie*). Bien que plus humains envers les animaux que ne le sont les Européens (*animal*), les Arabes sont néanmoins dépeints comme cruels, fanatiques, et perfides. Ainsi, lorsque Charles Quint menait ses campagnes contre ce repaire de pirates qu'était Alger, il trouvait face à lui, "un ennemi qui harcelait les troupes, égorgeant les trainards et massacrant les blessés" et qui s'attaquait aux naufragés désarmés (*Alger*). Rien n'aurait changé en quatre siècles. La tribu des Ouled-Riah que Péliissier, par une "cruelle mais impérieuse nécessité", a massacrée serait "fanatique" et "belliqueuse". Il ne convenait pas de les laisser "sur ses derrières" (*Algérie*). Perfides, les Arabes rompent des traités, ne respectent pas leurs promesses. Ainsi, quels que soient les mobiles de Polignac, la conquête française est représentée dans l'article *Algérie* comme une juste vengeance, un châtiment et comme une preuve de la supériorité française. Tout en reconnaissant en Abd-el-Kadar "un homme de génie", Larousse ne cesse de faire l'éloge des opérations françaises, se servant d'épithètes et de termes tels, "glorieux", "bravoure", "talents", "admirable affaire". Le tout est résumé par les paroles reprises par Larousse que Changarnier adressa à son arrière garde confrontée à une armée arabe: "Voyons ces gens là en face; ils sont 6 000, vous êtes 300: la partie est égale".

Supérieurs, les Européens auront donc la responsabilité d'étendre à l'Algérie cette civilisation industrielle et capitaliste qui est la leur. Restée, d'après le régime de propriété en vigueur, au stade "féodal et barbare" du développement, la société algérienne doit être rénovée. Aussi, Larousse s'en prend-il au régime militaire qui maintient la propriété algérienne et qui refuse d'étendre à l'Algérie les libertés civiles dont jouissent les Français sur le continent. S'il hésite sur le principe de l'assimilation des colonies à la métropole (cf. *colonie*) et qu'il accepte "que la tribu arabe, *tant qu'elle subsiste* [moi], relève à certains égards de l'autorité militaire", Larousse rejette comme inacceptable que cette autorité soit étendue aux Européens. Pour que se réalise le progrès, il faut, d'une part, instaurer un système de libertés susceptible d'attirer les capitaux et les émigrants et, d'autre part, arrêter la dévastation du sol par les Arabes, c'est-à-dire, "faire reculer et briser peu à peu la propriété collective de manière à accorder une large place aux colons européens et, avec le temps, à transformer en colon les Arabes, eux-mêmes."

Ainsi la boucle est bouclée. Avec la politique essentiellement assimilationniste que préconise Larousse pour l'Algérie nous nous retrouvons au point du départ, face à l'affirmation de la perfectibilité de l'homme. Vis-à-vis l'Algérien, le racisme, sinon l'appétit du sol, semble absent. Les différences entre lui et l'Européen s'expliquent en termes sociaux et institutionnels.

Dans un long passage dans l'article *colonie*, Larousse se sert de principes semblables pour expliquer l'inégal succès des nations. "La prospérité d'un empire ou d'une colonie dépend, non de ses avantages naturels, mais des vertus morales de ses habitants." Ainsi, selon Larousse, au Canada, aux Etats-Unis, en Hollande, en Ecosse, en Suède et au Cap anglais les idéaux sociaux englobent la

valorisation du travail libre et de l'instruction universelle, le principe que "*time is money*", l'importance placée sur la vie familiale et sur le couple monogame, "la devise progressiste *go head* [sic], l'esprit de la réforme et de la Révolution française". C'est tout le contraire au Mexique, au Brésil, au Portugal, à Naples, en Turquie et au Congo portugais. Et Larousse de conclure que la voie à suivre par ces "colonies [et pays] arriérées" pour qu'ils évitent l'échec est tout indiquée par le premier groupe.

Toutefois, quelle que soit l'importance des institutions dans la détermination du sort des pays, le cadre où elles évoluent est présenté dans une perspective plutôt ethnique, sinon raciale, que géographique. La sagesse du "Nord Américain qui revendique l'instruction universelle" est opposée à "l'ignorance des races latines"; "les moeurs polygames des créoles et des *fazendeiros*" aux moeurs familiales du "Nord puritain" qui dérivent de la tradition du "*sweet home* des peuples germaniques." Les valeurs exaltées sont évidemment des valeurs de la classe moyenne, mais elles sont exprimées comme attribut d'une nation, voire d'une race. Par un transfert semblable à celui qui sous-tend le développement du racisme anglo-saxon,³² Larousse, de l'exaltation des institutions, finit par exalter les traits raciaux.

Le fond du problème repose sur l'absence d'une philosophie bien énoncée de l'histoire. Hésitant entre une conception idéaliste et matérialiste du changement, Larousse, comme nous l'avons indiqué auparavant, a du mal à expliquer le processus d'amélioration des institutions. A défaut de postuler une dialectique de classe, il finit par choisir implicitement les peuples comme vecteur du progrès. Mais les valeurs que ceux-ci véhiculent sont des valeurs de classe, de la bourgeoisie conquérante qui se prend pour norme universelle et dont le dictionnaire Larousse devient l'expression idéologique. En outre, les succès dans l'expansion coloniale réalisée au cours de la première moitié du XIX^e siècle nourrissent la vision mondiale des classes moyennes et aident à former leur idéologie qui, par retour, sert à justifier la poussée ultime de l'impérialisme du dernier quart du siècle. Conquérante, cette bourgeoisie porte en elle cet élan qui, selon Berque,³³ marque le colonisateur et qui vise "à la quête et liquidation du divers dans le monde". Comme l'ont démontré plusieurs études récentes, la philosophie du Siècle des Lumières comprenait déjà cette dynamique en germe.³⁴ Les nouvelles conditions du XIX^e siècle l'a fait ressortir pleinement.

* * * * *

Représentant de cette bourgeoisie, ou mieux encore, de ces classes moyennes dont il fait partie, Larousse se veut, néanmoins, un Républicain socialiste, de tendance proudhonienne et sait-simonienne (voir *socialisme, communisme*).³⁵ Reflétant en partie son propre trajet social qui l'amena de la petite notabilité

32. Horsman, "Racial Anglo-Saxonism", *passim*.

33. Berque, *Dépossession*, p. 89.

34. Benot, "Diderot"; Bourguet, "Race et folklore"; Duchet, *Anthropologie et histoire*; George L. Mosse, *Toward the Final Solution. A History of European Racism* (New York: Howard Fertig, 1978).

35. Rétif, "Le progrès social", p. 118.

villageoise à la tête d'une importante maison de publication parisienne en passant par l'enseignement au niveau de l'école primaire, sa vision sociale, à l'instar de sa représentation du monde, comporte des contradictions et des tensions profondes. Ici aussi, on verra la notion du progrès prendre une allure rétrograde, alors que Larousse, puisant dans son fond de conceptions anthropologiques, finit par traduire les faits sociaux en termes biologiques.

Ne nous attendons pas, cependant, à voir l'expression des antagonismes sociaux réduite ouvertement en termes de race comme ce fut le cas au cours de la première moitié du XIX^e siècle.³⁶ Certes, H. Gutman a démontré que l'élite américaine continuait tout au long du siècle à dépendre les immigrants et les pauvres qui affluaient dans les villes américaines comme une race, voire une espèce à part.³⁷ Ce n'est pas qu'en France "les deux nations" se seraient reconciliées, mais que les stéréotypes auraient changé après 1850. D'après L. Chevalier, toutefois, certaines professions marginales, tel le chiffonnier, continuent à susciter une grande méfiance. En effet, pour Larousse, "les chiffonniers se recrutent d'ordinaire dans les régions les plus infimes dans les couches sociales immédiatement au-dessus des gens que le tribunal de correction appelle des gens sans aveu . . ." (*chiffonnier*). Se dépeignent aussi en termes rappelant la notion de classes dangereuses, les bonnes. Corrompue par le maître, la domestique rusée finira, à en croire Larousse, par corrompre le fils et la fille de maison: "elle . . . la poussera . . . d'une main de proxénète vers l'abîme" (*domestique*). Mais en général, la représentation des ouvriers comme "populace, sauvages, et barbares" aurait cessé à partir de 1848.³⁸ Par cette "grande revanche ouvrière", l'ouvrier devient après 1850 "soudain paré de toutes les vertus, miraculeusement rajeuni et comme embelli: 'le sublime.'"³⁹

L'adhésion à cette image ne sera pas universelle. Mais, s'il y a des milieux qui y restent réfractaires, Larousse, pour sa part, n'en fait pas partie. Il se donne à coeur joie à l'idéalisation des ouvriers, exaltant, par exemple, "la fière et virile indépendance du travailleur"; les mécaniciens sont pour lui des "hommes actifs et intelligents."⁴⁰ La prise de conscience des travailleurs de leur force, l'éventualité envisagée par Proudhon que les ouvriers s'élèvent "à la capacité politique" pour former, par les urnes, un gouvernement (*classe*), constituent des faits et

36. Louis Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX^e siècle* (Paris: Plon, 1958), p. 518.

37. Des Irlandais, on pouvait lire dans un journal bostonien en 1859, "imported beggars", "animals", "a mongrel mass of ignorance and crime and superstition . . . unfit for civilized life." En 1876, un journal de Chicago décrivait les Bohémiens de cette ville comme "depraved beasts, harpies, decayed physically and spiritually, mentally and morally, thievish and licentious." Un autre journal de la même ville a caractérisé des immigrants maçons en grève comme des êtres dépourvus d'entendement: "not reasoning creatures". Herbert G. Gutman, *Work, Culture and Society in Industrializing American Working-Class and Social History* (New York: Alfred A. Knopf, 1976), p. 71.

38. Chevalier, *Classes laborieuses*, p. 468.

39. *Ibid.*, p. 498.

40. (*Prévoyance*) et (*mécanicien*) relevés dans Rétif, "Le progrès social", p. 120.

perspectives complètement approuvés par Larousse. Tout en louant les ouvriers qui, pour mener la lutte politique, “savent quitter l’outil pour la plume, l’établi pour la table d’étude . . . et poursuivent calmes et dignes des tâches qu’ils se sont données,” il fait l’éloge de la classe ouvrière qui “s’organise, se prépare par l’association à la concurrence industrielle” (*classe*). Du travail il fait un culte auquel s’adonnent “les peuples vraiment républicains. . . . La simplification du ménage, le culte du travail, même manuel . . . les ont sauvés de cette lèpre” que constitue la domesticité (*domestique*). Enfin, l’oeuvre de Larousse constitue, par les prétentions de la préface en particulier, une célébration du “peuple” qu’il définit comme “nous tous en tant que vivant sous le même ciel” (*démopédie*).

Ces éloges des ouvriers, du travail et, enfin, du peuple, s’inscrivent dans une conception profondément démocratique et participationniste de la société. La définition que Larousse propose de l’égalité, à savoir: “la libre participation de tous et de chacun à tous les avantages sociaux non susceptibles d’appropriation . . .” (*classe*), repose sur cette conception. A l’égalité des fortunes qu’elle ne suppose pas et que Larousse ne préconise pas, elle substitue l’égalité des chances, la possibilité que doit posséder chacun de réaliser ses capacités. Aussi, Larousse s’attaque-t-il à tout ce qui peut constituer une entrave à la mobilité sociale. Il s’en prend à tout système de caste qu’il accuse de détruire les individualités, d’empêcher le développement du génie et de figer les antagonismes de classe (*caste*). Il se fait le pourfendeur des grandes écoles qui auraient créé une nouvelle classe de privilégiés par le sélectionnement des élèves, le trop d’importance attaché à la théorie, et l’accaparement pour leurs anciens élèves des positions dirigeantes dans la fonction publique (*conducteur des ponts et chaussées*). Inversement, il n’hésite pas à faire l’éloge de la réussite commerciale et professionnelle, surtout lorsque, comme c’est le cas de Joseph Carrière, fabricant d’instruments chirurgicaux, ou de Th. Talford, ingénieur anglais, l’ascension s’est réalisée grâce à l’étude et à l’intelligence (*carrière, domestique*). C’est dans ce même esprit que Larousse fait l’éloge du *Penny Cyclopedia* anglais, une publication destinée aux milieux populaires et qui répandrait chez “les classes les moins favorisées . . . l’instruction et la moralisation” et permettrait à “l’homme qui cherche à s’élever au-dessus de sa condition par le travail intellectuel” (*préface*) d’entamer les démarches.

Au fond, donc, l’émancipation de l’individu viendra de l’éducation. C’est elle qui lui permettra “d’exercer ses forces” et de faire du travail une source d’épanouissement moral et social (*démopédie*). Ne concevant d’inégalité plus criante que celle de l’éducation (*inégalité*), Larousse prône l’établissement d’un système centralisé d’enseignement primaire gratuit et obligatoire, appuyé sur un corps d’instituteurs bien formés, indépendants parce que bien rémunérés, et disposant d’un matériel pédagogique adéquat (*enseignement, instituteur, cf. éducation, inégalité*). Par delà la mobilité sociale, ce programme vise à la fois la formation de citoyens éclairés, le progrès moral et intellectuel des individus, et constitue l’expression de l’optimisme des Lumières: “l’éducation a déjà fait des miracles, sans compter qu’elle en permet encore de plus éclatants. . .” (*éducation*).

Pourtant, la vision de Larousse n'est ni si généreuse, ni si optimiste qu'elle ne l'apparaît à première vue. On s'y attendait. L'optimisme qui la sous-tend n'est autre que cette foi en le progrès capitaliste caractéristique du XIX^e siècle qui y identifie "la marche de l'humanité" toute entière (voir *machine, capital*), parant, par ce fait, le capital de valeur universelle. Par ailleurs, cette projection de qualités sectorielles en universelles constitue un aspect dominant de la pensée laroussienne. A l'instar de Paul Bert, avec qui Larousse partage le même programme éducatif inspiré de la même foi, ce dernier prêche des valeurs sociales bourgeoises en guise de promouvoir la démocratie égalitaire.⁴¹ Inutile d'insister, pour Larousse la bourgeoisie constitue une norme générale. Même son concept de la beauté féminine qu'il prétend universel dérive de son idéalisation des traits de la femme bourgeoise: blancheur et douceur de la peau, formes arrondies "qui rappellent celles d'un enfant," "ça et là, des couleurs tendres et fraîches qui éveillent l'idée d'une fleur ou d'un fruit," yeux transparents évoquant la douceur et la volupté (*beauté*). Cette démarche est d'autant plus significative qu'en attribuant à ces critères esthétiques une portée générale, Larousse se fournit inconsciemment une justification de mépriser les classes qui ne se conforment pas à son idéal du monde. L'esthétique constitue ainsi un élément important dans l'infériorisation de "l'autre" et dans la formation de la mentalité racialisante.⁴²

Il y a chez Larousse un esprit nivelleur qui consiste à vouloir tout jeter dans un moule formé à l'image des classes moyennes et qui se manifeste par l'appropriation du terme "le peuple" au nom de ces classes. En effet, c'est sur cette identification que repose l'utopie sociale envisagée par Larousse.

...ces deux classes [ouvrière et bourgeoise] sont destinées, par la force des choses, à disparaître dans leur dénomination, c'est-à-dire à se confondre en une seule et à ne plus former qu'un même tout parfaitement de niveau et en équilibre, lié par les mêmes droits, les mêmes devoirs, les mêmes charges, dirigé par une pensée autonome et qui s'appellera tout simplement le Peuple (*classe*).

Comme pour toute utopie, l'avènement de celle-ci est remis à un futur indéterminé lorsque, entre autres, l'accumulation des capitaux serait suffisamment avancée pour permettre, par l'enrichissement inévitable de la nation, la résolution des tensions entre le travail et le capital (*capital*).

S'il s'agit d'assimiler, éventuellement, la nation aux classes moyennes, il n'est pas question, surtout dans l'immédiat, d'égalité pour la masse. Pour elle, Larousse ne cesse de manifester un mépris total. Il rejette avec force toute identification du peuple à la masse, identification qui reviendrait à faire "une aristocratie du ruisseau, [à glorifier] l'ignorance, [à flatter] la masse parce qu'elle est légion" (*démopédie*). Pour démocrate convaincu qu'il soit, Larousse partage avec Tocqueville évoquant "le malaise démocratique de l'envie"⁴³ ses craintes à

41. Pour Paul Bert, voir Sanford Elwitt, *The Making of the Third Republic. Class and Politics in France, 1868-1884* (Baton Rouge: Louisiana State University Press, 1975), p. 312.

42. Bourguet, "Race et folklore", p. 816; et Mosse, *European Racism, passim*.

43. *Souvenirs*, cité dans Chevalier, *Classes laborieuses*, p. 456.

l'égard de la multitude. Et comment les choses auraient-elles pu se présenter autrement chez ce méritocrate qui estime que l'égalité absolue des fortunes "blesserait le principe de justice par excellence, qui veut que chacun soit traité selon son mérite et ses oeuvres. . ." (*classe*, cf. *inégalité*). Aussi, le danger posé à toute république par "la jalousie" de "la populace" envers "ceux qui se faisaient remarquer par la vertu, la richesse ou le talent" (*crime*), par "l'opinion" et "la faiblesse et la paresse de l'esprit humain" (*autorité*), par l'alliance des forces obscurantistes et "la classe la plus grossière du peuple" (*éducation*), bref, par la démagogie (*famille*, *classe*, *inégalité*), ne cesse-t-il de travailler l'esprit du lexicographe.

Par ailleurs, dans l'optique anthropologique de Larousse, l'inégalité des capacités est interprétée comme naturelle. L'optimisme en le pouvoir de l'éducation s'avère vite épuisé, et dans l'article *éducation*, peu après avoir cité, en l'approuvant, Condorcet, Larousse s'en prend à Locke qui, possédant "plus de vues de l'esprit que d'expérience", aurait "exagéré le pouvoir de l'éducation." Celle-ci ne saurait effacer de sitôt les inégalités de "prédispositions" et d'"aptitudes"; elle n'influerait que "par une longue suite de générations" car l'intelligence, cette "organe de pensée", fait l'objet de qualités héritées au même titre que les autres organes: "l'enfant reçoit de ses parents des prédispositions intellectuelles et morales; . . . l'enfant reproduit le père. Telle est la loi de l'atavisme, loi de progrès ou de décadence selon les moeurs bonnes ou mauvaises des générations qu'elle unit" (*éducation*). Par son insistance sur l'importance de l'hérédité et sur le danger de l'atavisme — "tendance de l'homme [etc.] . . . de retourner à leur type primitif progressivement altéré" (*atavisme*) — Larousse arrive à élaborer une théorie quasiment raciale des structures sociales, et à exprimer les mêmes préjugés envers les couches les plus démunies de la société qu'il exprime envers les sauvages.

Le projet éducatif de Larousse se ressent de cette théorie. Evoquant la nécessité de "proportionner l'instruction à la capacité de ceux qui la reçoivent, et ne pas consacrer des labours inutiles à une terre que sa nature rend forcément improductive", Larousse ne reconnaît comme universel que le droit à l'enseignement primaire. L'accès aux classes plus avancées dépendrait des résultats aux concours publics (*instruction*). Puisque, comme le reconnaît Larousse, cette sélection favoriserait les riches (*inégalités*), l'instruction publique, au lieu de combler les écarts sociaux, les creuserait davantage. Dans cette optique, le but de l'instruction n'est plus le relèvement social de l'individu; ce but devient la "conservation sociale" (*ignorance*). Liée à un minimum d'assistance sociale, l'instruction élèvera les esprits pour rendre les hommes moins accessibles à l'envie, pour leur permettre de reconnaître leurs véritables intérêts, de comprendre le processus social et de résister aux démagogues visant le bouleversement de la société (*inégalité*, *instituteur*, *artisan*). L'instruction est une méthode de moralisation et représente une alternative à la prison: "tout ce qu'on donne à l'école est autant d'enlevé aux maisons de correction. . ." (*éducation*); de plus,

répondant à la peur sociale des classes possédantes, elle assume un rôle ouvertement répressif.⁴⁴

Pour assurer le maintien de l'ordre et le respect du droit, il est indispensable de répandre les lumières. Supprimez l'école, il ne reste plus, comme moyen d'ordre, que la prison et l'échafaud. Si l'Etat n'instruit pas, il faut qu'il effraye (*enseignement*).

Ainsi, bien que Larousse envisage enseigner aux enfants que "si les maux dont la société est grevée peuvent être amoindris, extirpés peut-être, c'est de la science qu'il faut attendre le salut ..." (*instituteur*), cette science, clairement, loin d'être un agent de libération, s'ajoute aux pesanteurs sociales qui freinent tout changement en profondeur de la société et finit par devenir un instrument d'oppression non moins redoutable que la religion à laquelle s'attaque sans trêve Larousse.

* * * * *

Selon Gramsci, les élites sociales auraient toujours tendance à se représenter les classes inférieures comme des êtres barbares et pathologiques.⁴⁵ Peut-on dire que Larousse se conforme à ce schéma? Certainement, on chercherait en vain dans son dictionnaire une description du peuple aussi ouvertement raciste que l'on trouve chez un Buret, tout compatissant qu'il soit, chez ses compatriotes de la première moitié du XIX^e siècle ou chez l'élite américaine. Nulle part ne retrouve-t-on dans le développement anthropologique du dictionnaire la notion élaborée par James Cowles Prichard d'une gradation de la pigmentation entre les basses classes et les noirs, représentants de la race originale.⁴⁶ Et pourtant, la loi de l'atavisme que propose Larousse lie la misère sociale à la dégénérescence sur l'échelle évolutive et puise son inspiration à la même source que l'a fait Prichard.

Baigné dans l'ambiance d'une époque où l'on pouvait attribuer à la notion de race un pouvoir explicateur général,⁴⁷ Larousse n'allait pas échapper de sitôt à ce racisme dominant. Certes, l'attitude envers les classes défavorisées dans le dictionnaire n'est pas ce que l'on peut appeler raciste. Néanmoins, il existe un parallèle très significatif entre le traitement des classes populaires et celui des races non-européennes, un traitement qui reflète l'optique des classes bourgeoises pour qui le progrès devient comme une raison d'être. Si Larousse est raciste, ce n'est pas comme pour la droite par angoisse de la modernité ou par réaction contre la mobilité sociale dans la société ouverte.⁴⁸ Son racisme s'appuie sur la notion du progrès auquel il sert d'adjoint. Il s'exprime comme le refus d'admettre l'existence de toute entrave possible au progrès, que cette entrave provienne des

44. Cf. les observations faites par l'Américain John L. Hunt: "schoolhouses are cheaper than jails", and "teachers and books are better security than handcuffs and policemen." *In the School Room* (1878), cité par Gutman, *Work, Culture and Society*, p. 73.

45. *Ibid.*, p. 72.

46. Harris, *Anthropological Theory*, p. 95.

47. Par exemple le "race is all" de Disraeli; "race is everything" de Robert Knox; dans Horsman, "Racial Anglo-Saxonism".

48. Cf. Mosse, *European Racism*, introduction; Bourguet, "Race et folklore", p. 817.

masses réactionnaires ou des sauvages qui pourraient s'opposer à la colonisation européenne. De même que le progrès devient un alibi au développement capitaliste, ainsi la notion de la perfectibilité permet à Larousse d'imposer au monde un modèle d'existence qui est celui des classes moyennes. Alors que sa politique coloniale en Algérie vise, entre autres, à transformer les Arabes en colons ayant intériorisé les valeurs bourgeoises de l'Europe, l'inclusion des classes ouvrières dans ce "Peuple" amorphe revient parallèlement à les assimiler aux classes moyennes et à leur imposer les valeurs de ces classes. Mais le progrès a aussi ses laissés-pour-compte. Les races autochtones sont destinées, on s'en souvient, à disparaître; les pauvres parqués dans des écoles apprendront à accepter de bon coeur leur sort. Pour reprendre le schéma du racisme proposé par Guillaumin, il s'agit d'imposer aux dominés, qu'ils soient colonisés ou ouvriers, comme seul exemple à suivre celui du dominant afin de les minoriser et de rendre leur exploitation justifiable. La biologisation des différences, c'est-à-dire l'évocation des incapacités héréditaires, s'ajoute à cette négation de l'autre pour mieux légitimer son exploitation et son infériorisation.⁴⁹

Cette démarche se présente aussi comme une solution à l'impasse créée par la contradiction entre, d'une part, la philosophie optimiste des Lumières et la rhétorique de la Révolution, composantes principales de l'idéologie de Larousse et des Républicains et, d'autre part, la réalité sociale du Second Empire et les intérêts de classe de ces mêmes Républicains.⁵⁰ Pour Larousse, en plus, l'optimisme égalitaire du XVIII^e siècle ne bute pas seulement contre la réalité sociale d'une société où l'exploitation constitue un aspect nécessaire de sa survie, mais aussi, il bute contre l'expérience de l'instituteur pour qui l'inégalité des capacités constitue le fond du vécu.

La contradiction caractérise le dictionnaire. La prolifération de collaborateurs, tenus bien en main par Larousse, ne peut expliquer ce fait qui, à vrai dire, constitue un reflet fidèle de la position idéologique et sociale de l'auteur du dictionnaire et qui s'exprime pas la transformation de toute idée progressiste en sa négation. Ainsi la foi en le progrès sert de prétexte au colonialisme et au maintien des structures sociales contemporaines. Le programme d'enseignement qui devait servir d'instrument au perfectionnement de l'homme et à la mobilité sociale des individus, finit par constituer un instrument répressif de la conservation sociale.

Ce foisonnement de contradictions indique une oeuvre élaborée à partir d'une pensée qui ne se vérifie pas, qui ne se censure pas, d'une oeuvre enfin, résultant d'une écriture automatique "dictée de la pensée en l'absence de tout contrôle exercé par la raison."⁵¹ Ironie ultime donc, ce dictionnaire que son auteur voulait un hymne à la raison, finit par s'apparenter, sur plusieurs plans, aux oeuvres des surréalistes.

49. Guillaumin, *L'Idéologie raciste*, p. 4.

50. *Ibid.*, p. 42; Elwitt, *The Third Republic*, *passim*.

51. Extrait de la définition du surréalisme avancée par André Breton, *Les Manifestes surréalistes* (Paris: Edition du Sagittaire, 1946), p. 45.